

Le Vieux cordelier

Desmoulins, Camille (1760-1794). Auteur du texte. Le Vieux cordelier. 1793-12-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

VIVRE LIBRE (N^o. 2.) OU MOURIR.

LE VIEUX
CORDELIER;

JOURNAL

RÉDIGÉ par CAMILLE DESMOULINS,
Député à la Convention, et Doyen des Jacobins.

Décadi, 20 Frimaire, l'an II de la Républ. une et indivis.

*Dès que ceux qui gouvernent seront haïs, leurs concurrens
ne tarderont pas à être admirés. (MACHIAVEL.)*

ON me reprochoit sans cesse mon silence, et peu s'en falloit qu'on ne m'en fît un crime. Mais si c'est mon opinion, et non des flagorne-ries qu'on me demande, à quoi eût-il servi de parler, pour dire à un si grand nombre de personnes : vous êtes des insensés ou des contre-révolutionnaires, de me faire ainsi deux ennemis irréconciliables, l'amour-propre piqué, et la perfidie dévoilée, et de les déchaîner contre

N^o. 2

B

moi en pure perte , et sans profit pour la République ; car les insensés ne m'auroient pas cru , et je n'aurois pas changé les traîtres ? La vérité a son point de maturité , et elle étoit encore trop verte. Cependant je suis honteux d'être si long-temps poltron. Le silence que la circonspection peut commander aux autres citoyens , ses devoirs le défendent à un représentant. Soldat rangé en bataille , avec mes collègues , autour de la tribune , pour dire , sans crainte , ce que je crois de plus utile au peuple français , me taire , seroit désertter. Aussi bien ce que j'ai fait , ce que j'ai écrit , depuis cinq ans , pour la révolution ; mon amour inné pour le gouvernement républicain , seule constitution qui convienne à quiconque n'est pas indigne du nom d'homme ; deux frères , les seuls que j'avois , tués en combattant pour la liberté , l'un au siège de Maëstricht , et l'autre dans la Vendée , et ce dernier coupé en morceaux , par la haine que les royalistes et les prêtres portent à mon nom ; tant de titres à la confiance des patriotes , écartent de moi tout soupçon ; et quand je vais visiter les plaies de l'Etat , je ne crains point qu'on ne confonde avec le stilet de l'assassin , la sonde du chirurgien.

Dès le premier mois de notre session , il y a plus d'un an , j'avois bien reconnu quel seroit désormais le plus grand danger , disons mieux , le seul danger de la République , et je m'exprimois ainsi dans un discours distribué à la Convention , contre son décret du 27 octobre , rendu sur la motion de Gensonné , qui excluait les membres de toutes les fonctions publiques pendant six ans , piège grossier des Girondins.

« Il ne reste plus à nos ennemis d'autre ressource que celle dont usa le sénat de Rome , quand voyant le peu de succès de toutes ses batteries contre les Gracques , il s'avisa , dit Saint - Réal , de cet expédient pour perdre les patriotes ; ce fut d'engager un tribun d'enchérir sur tout ce que proposeroit Gracchus ; et à mesure que celui - ci feroit quelque motion populaire , de tâcher d'en faire une bien plus populaire encore , et de tuer ainsi les principes et le patriotisme par les principes et le patriotisme , poussés jusqu'à l'extravagance. Le jacobin Gracchus proposoit-il le repeuplement et le partage de deux ou trois villes conquises ? le ci-devant feillant Drusus proposoit d'en partager douze. Gracchus mettoit-il le pain à 16 sous ? Drusus mettoit à 8 le *maximum*. Ce qui lui réussit si bien , que , dans peu , le *forum*

trouvant que Gracchus n'étoit plus à la hauteur, et que c'étoit Drusus qui alloit au pas ; se refroidirent pour leur véritable défenseur, qui, une fois dépopularisé, fut aisément assommé d'un coup de chaise, par l'aristocrate Scipion Nasica, dans la première insurrection morale. »

J'étois tellement convaincu que ce n'est que de ce côté qu'on pourroit entamer les patriotes et la République, qu'un jour me trouvant au comité de défense générale, au milieu de tous les docteurs Brissotins et Girondins, au moment de la plus grande déflagration de leur colère contre Marat, et feignant de croire à leur amour pour la liberté : « Vous direz tout ce qu'il vous plaira interrompis-je ; Marat, contre qui vous demandez un décret d'accusation, est peut-être le seul homme qui puisse sauver la République, d'un côté dont personne ne se doute, et qui est cependant la seule brèche praticable pour la contre-révolution. » A ce mot de brèche praticable pour la contre-révolution, vous eussiez vu Guadet, Brissot, Gensonné, qui d'ailleurs affectoient beaucoup de mépris pour mes opinions politiques, montrer, en croisant les bras tous à la fois, qu'ils renonçoient à la parole qu'auparavant ils s'étoient

disputée , pour apprendre quel étoit ce côté foible de la place où Marat étoit notre seul retranchement , et me dire avec empressement de m'expliquer. Il étoit une heure ou deux. Le comité de défense générale étoit garni , en ce moment , d'un assez grand nombre de députés , et je ne doute pas qu'il ne se trouve de mes collègues qui se rappellent très-bien cette conversation.

« Il n'y a qu'à rire de vos efforts, leur dis-je , contre la montagne , tant que vous nous attaquerez par le marais et le côté droit. On ne peut nous prendre que par les hauteurs , et en s'emparant du sommet , comme d'une redoute ; c'est-à-dire , en captant les suffrages d'une multitude imprudente, inconstante, par des motions plus populaires encore que celles des vieux cordeliers , en suscitant des patriotes plus chauds que nous , et de plus grands prophètes que Marat. Pitt commence à s'en douter , et je le soupçonne de nous avoir envoyé à la barre ces deux députations , qui vinrent dernièrement avec des pétitions , telles que nous - mêmes , de la cime de la montagne , paroissions tous des modérés , en comparaison. Ces pétitions , l'une , je crois , des boulangers , et l'autre de je ne me souviens pas quelle section , avoient d'abord

été extrêmement applaudies des tribunes. Heureusement nous avons Marat, qui, par sa vie souterraine, et ses travaux infatigables, est regardé comme le maximum du patriotisme, et a cette possession d'état si bien établie, qu'il semblera toujours au peuple, qu'au-delà de ce que propose Marat, il ne peut y avoir que délire et extravagances, et qu'au-delà de ses motions, il faut écrire comme les géographes de l'antiquité, à l'extrémité de leurs cartes: là, il n'y a plus de cités, plus d'habitations; il n'y a que des déserts et des sauvages, des glaces ou des volcans. Aussi, dans ces deux occasions, Marat, qui ne manque point de génie en politique, et qui a vu d'abord où tendoient ces pétitions, s'est-il empressé de les combattre; et il n'a eu besoin que de quelques mots, et presque d'un signe de tête, pour faire retirer aux tribunes leurs applaudissemens. Voilà, conclus-je, le service immense que lui seul, peut-être, est en mesure de rendre à la République. Il empêchera toujours que la contre-révolution ne se fasse en bonnets rouges, et c'est la seule manière possible de la faire.

Aussi, depuis la mort de ce patriote éclairé et à grand caractère, que j'osois appeler, il y a trois ans, le *divin* Marat, c'est la seule marche

que tiennent les ennemis de la République ; et j'en atteste soixante de mes collègues ! combien de fois j'ai gémi, dans leur sein, des funestes succès de cette marche ! Combien de fois, depuis trois mois, je les ai entretenus, en particulier, de mes frayeurs, qu'ils traitoient de ridicules, quoique, depuis la révolution, sept à huit volumes déposent en ma faveur, que si je n'ai pas toujours bien connu les personnes, j'ai toujours bien jugé les événemens ! Enfin, Robespierre, dans un premier discours, dont la Convention a décrété l'envoi à toute l'Europe, a soulevé le voile. Il convenoit à son courage et à sa popularité d'y glisser adroitement, comme il a fait, le grand mot, le mot salutaire, que Pitt a changé de batteries ; qu'il a entrepris de faire, par l'exagération, ce qu'il n'avoit pu faire par le modérantisme, et qu'il y avoit des hommes patriotiquement contre-révolutionnaires, qui travailloient à former, comme Roland, l'esprit public, et à pousser l'opinion en sens contraire, mais à un autre extrême, également fatal à la liberté. Depuis, dans deux discours non moins éloquans, aux Jacobins, il s'est prononcé avec plus de véhémence encore, contre les intrigans qui, par des louanges perfides et exclusives, se flattoient de le détacher de tous ses vieux com-

pagnons d'armes , et du bataillon sacré des Cordeliers , avec lequel il avoit tant de fois battu l'armée royale. A la honte des prêtres , il a défendu le Dieu qu'ils abandonnoient lâchement. En rendant justice à ceux qui , comme le curé Meslier , abjuroient leur métier , par philosophie , il a mis à leur place ces hypocrites de religion , qui s'étant faits prêtres , pour faire bonne chère , se déprêtrisoient , pour soutenir la cuisine , et ne rougissoient pas de publier eux-mêmes leur ignominie , en s'accusant d'avoir été si longtemps de vils charlatans , et venoient nous dire à la barre :

Citoyens ; j'ai menti soixante ans , pour mon ventre.

Quand on a trompé si long temps les hommes , on abjure. Fort bien. Mais on cache sa honte ; on ne vient pas s'en parer , et on demande pardon à Dieu et à la Nation.

Il a mis à leur place ces hypocrites de patriotisme , qui , aristocrates dans l'assemblée constituante , et évêques connus par leur fanatisme , tout à-coup éclairés par la raison , montoient les premiers à l'assaut de l'église Saint-Roch , et par des farces indécentes et indignes de la majesté de la Convention , s'efforçoient de heurter tous les préjugés , et de nous présenter à l'Europe ,

comme un peuple d'athées, qui, sans constitution, comme sans principes, abandonnés à l'impulsion du patriote du jour, et du jacobin à la mode, proscrivoient et persécutoient tous les cultes, dans le même temps qu'ils en juroient la liberté. A la tête de ces hommes, qui, plus patriotes que Robespierre, plus philosophes que Voltaire, se moquoient de cette maxime si vraie :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer,

on distinguoit Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain. Cloots est Prussien; il est cousin germain de ce Proly, tant dénoncé. Il a travaillé à la gazette universelle, où il a fait la guerre aux patriotes, je crois, dans le temps du Champ de Mars. C'est Guadet et Vergniaux qui ont été ses parrains, et l'ont fait naturaliser citoyen français, par décret de l'assemblée législative. Par reconnoissance, il a voté, dans les journaux, *la régence au vertueux Roland*. Après ce vote fameux, comment peut-il prendre tous les jours effrontément place à la cime de la montagne? Le patriote Cloots, dans la grande question de la guerre, a offert 12 mille francs à la barre, en don patriotique, pour les frais de l'ouverture de la campagne, afin de faire pré-

valoir l'opinion de Brissot, qui, comme Cloots, vouloit faire la guerre au genre humain, et le municipaliser. Quoiqu'il ait des entrailles de père pour tous les hommes, Cloots semble en avoir moins pour les nègres; car, dans le temps, il combattoit pour Barnave, contre Brissot, dans l'affaire des colonies; ce qui montre une flexibilité de principes, et une prédilection pour les blancs, peu digne de l'ambassadeur du genre humain. En revanche, on ne peut donner trop d'éloges à son zèle infatigable à prêcher la république une et indivisible des quatre parties du monde, à sa ferveur de missionnaire jacobin à vouloir guillotiner les tyrans de la Chine et du Monomotapa. Il n'a jamais manqué de dater ses lettres, depuis cinq ans, de *Paris, chef-lieu du globe*; et ce n'est pas sa faute si les rois de Danemarck, de Suède gardent la neutralité, et ne s'indignent pas que Paris se dise orgueilleusement la métropole de Stockholm et de Copenhague. Eh bien, c'est ce bon montagnard qui, l'autre jour, après souper, dans un accès de dévotion à la raison, et de ce qu'il appelle son *zèle pour la maison du seigneur genre humain*, courut, à onze heures du soir, éveiller, dans son premier somme, l'évêque Gobet, pour lui offrir ce qu'il appeloit une couronne

civique, et l'engager à se déprêtriser solennellement le lendemain à la barre de la Convention. Ce qui fut dit fut fait, et voilà comme notre Prussien Cloots donnoit à la France ce signal de subversion, et l'exemple de courir sus à tous les sacristains.

Certes je ne suis pas un cagot, et le champion des prêtres. Tous ont gagné leurs grands revenus, en apportant aux hommes un mal qui comprend tous les autres, celui d'une servitude générale, en prêchant cette maxime de leur Saint-Paul : *obéissez aux tyrans*; en répondant comme l'évêque O Neal à Jacques I^{er}, qui lui demandoit s'il pouvoit puiser dans la bourse de ses sujets. « A Dieu ne plaise que vous ne le puissiez; *vous êtes le souffle de nos narines* »; ou comme le Tellier à Louis XIV : *Vous êtes trop bon roi; tous les biens de vos sujets sont les vôtres*. On a terminé le chapitre des prêtres et de tous les cultes, qui se ressemblent, et sont tous également ridicules, quand on a dit que les Tartares mangent les excréments du grand Lama, comme des friandises sanctifiées. Il n'y a si vile tête d'oignon qui n'ait été révéree à l'égal de Jupiter. Dans le Mogol, il y a encore une vache qui reçoit plus de génuflexions que le bœuf Apis, qui a sa crèche garnie de diamans, et son

étable voûté des plus belles pierreries de l'Orient, ce qui doit rendre Voltaire et Rousseau moins fiers de leurs honneurs du Panthéon ; et Marc Polo nous fait voir les habitans du pays de Cardandan adorant chacun le plus vieux de la famille, et se donnant, par ce moyen, la commodité d'avoir un Dieu dans la maison et sous la main. Du moins ceux-ci ont nos principes d'égalité, et chacun est Dieu à son tour. Nous n'avons pas le droit de nous moquer de tous ces imbécilles, nous Européens, qui avons cru si long-temps

Que l'on goboit un Dieu comme on avale une huître.

Et notre religion avoit ce mal par-dessus les autres, que l'esclavage et le papisme sont deux frères qui se tiennent si bien par la main, qu'ils ne sont jamais entrés dans un pays l'un sans l'autre. Aussi, tous les Etats libres, en tolérant tous les cultes, ont-ils proscrit le papisme seul, avec raison, la liberté ne pouvant permettre une religion, qui fait de la servitude un de ses dogmes. J'ai donc toujours pensé qu'il falloit retrancher au moins le clergé du corps politique ; mais pour cela, il suffisoit d'abandonner le catholicisme à sa décrépitude, et le laisser finir

de sa belle mort, qui étoit prochaine. Il n'y avoit qu'à laisser agir la raison et le ridicule sur l'entendement des peuples, et avec *Montaigne*, regarder les églises comme des petites maisons d'imbécilles, qu'il falloit laisser subsister jusqu'à ce que la raison eût fait assez de progrès, de peur que ces fous ne devinssent des furieux. Aussi ce qui m'inquiète, c'est de ne pas m'appercevoir assez des progrès de la raison humaine parmi nous. Ce qui m'inquiète, c'est que nos médecins politiques eux-mêmes ne comptent pas assez sur la raison des Français, pour croire qu'elle puisse être dégagée de tout culte. Il faut à l'esprit humain malade, pour le bercer, le lit, plein de songes, de la superstition; et à voir les processions, les fêtes qu'on institue, les autels et les saints-sépulchres qui s'élèvent, il me semble qu'on ne fait que changer de lit le malade, seulement on lui retire l'oreiller de l'espérance d'une autre vie. Comment le savant *Cloots* a-t-il pu ignorer qu'il faut que la raison et la philosophie soit devenue plus commune encore, plus populaire qu'elle ne l'est dans les départemens, pour que le malheureux, le vieillard, les femmes puissent renoncer à leurs vieux autels, et à l'espérance qui les y attache? Comment peut-il ignorer que la politique a be-

soin de ce ressort ; que Trajan n'eut tant de peine à subjuguier les Daces , que parce que , disent les historiens , à l'intrépidité des barbares , ils joignoient une persuasion plus intime de l'existence du palais d'Odin , où ils recevroient , à table , le prix de leur valeur ? Comment peut-il ignorer que la liberté elle-même ne sauroit se passer de cette idée d'un Dieu rémunérateur , et qu'aux Thermopyles , le célèbre Léonidas exhortoit ses trois cents Spartiates, en leur promettant le brouet noir , la salade et le fromage , chez Pluton , *apud inferos cenaturi* ? Comment peut-il ignorer que la terreur de l'armée victorieuse de Gabinius ne fut pas assez forte pour contenir le peuple d'Alexandrie , qui faillit exterminer ses légions, à la vue d'un *chat*, tué par un soldat romain ? Et dans le fameux soulèvement des paysans de Suède contre Gustave Ericson , toute leur pétition se réduisoit à ce point : Qu'on nous rende nos cloches. Ces exemples prouvent avec quelle circonspection on doit toucher au culte. Pour moi , je l'ai dit , le jour même où je vis Gobet venir à la barre avec sa double croix, qu'on portoit en triomphe devant le philosophe Anaxagoras : si ce n'étoit pas un crime de l'èzémontagne , de soupçonner un président des Jacobins , et un procureur de la commune , tels

que Cloots et Chaumette , je serois tenté de croire , qu'à la nouvelle de Barrere , du 21 septembre , *la Vendée n'existe plus* , le roi de Prusse s'est écrié douloureusement : « Tous nos efforts » échoueront donc contre la République, puis- » que le noyau de la Vendée est détruit » , et que l'adroit Luchesini , pour le consoler , lui aura dit : « Héros invincible , j'imagine une res- » source ; laissez-moi faire. Je payerai quelques » prêtres , pour se dire charlatans ; j'enflamme- » rai le patriotisme des autres , pour faire une » pareille déclaration. Il y a , à Paris , deux » fameux patriotes qui seront très-propres , par » leurs talens , leur exagération , et leur sys- » tême religieux bien connu , à nous secon- » der , et à recevoir nos impressions. Il n'est » question que de faire agir nos amis , en France , » auprès des deux grands philosophes , Anachar- » sis et Anaxagoras , de mettre en mouvement » leur bile , et d'éblouir leur civisme par la riche » conquête des sacristies. » (J'espère que Chau- mette ne se plaindra pas de ce numéro , et le mar- quis de Luchesini ne peut pas parler de lui en termes plus honorables.) « Anacharsis et Anaxa- goras croiront pousser à la roue de la raison , tan- dis que ce sera à celle de la contre-révolution ; et bientôt , au lieu de laisser mourir en France , de

vieillesse et d'inanition, le papisme, prêt à y rendre le dernier soupir; sans procurer à nos ennemis aucun avantage, puisque le trésor des sacristies ne pouvoit échapper à Cambon, par la persécution et l'intolérance contre ceux qui voudroient messer et être messés, je vous réponds de faire passer force recrues constitutionnelles à Lescure et à la Roche Jacquelin. »

Ce Journal paroîtra deux fois par décade. Chaque numéro aura plus ou moins de pages, selon l'abondance des matières, et l'indulgence de mes frères de la Convention et des Jacobins, pour les hardiesses de ma plume babillarde, et son indépendance républicaine.

On s'abonne chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au Jardin de l'Egalité, N^{os}. 1 et 2, moyennant 5 liv., pour trois mois, franc de port, pour Paris et les Départemens.

A PARIS, de l'Imprimerie de DESENNE, rue des Moulins, près la rue neuve des Petits-Champs, N^o. 25, 1793.